



Le dimanche 9 février 2025 à 14h30, le @RAC Alsace a la joie de vous inviter au vernissage brunch de l'exposition collective *Un repas sans champignons est comme un jour sans pluie*, avec Alexandre Caretti, Zoë June Grant, Lou Masduraud, Rayane Mcirdi, José Miguel del Pozo et Chloé Vanderstraeten, sur un commissariat de Sandrine Desmoulin, Maria Claudia Gamboa, Sarah Menu et Richard Neyroud.

À cette occasion, une navette gratuite partira depuis Bâle. Départ à 14h depuis Meret Oppenheim Strasse, en face du skate-park, perpendiculaire à Solothurnerstrasse. Retour à Bâle à 15h. Réservation auprès de Sarah Menu: s.menu@cracalsace.com.

Un repas sans champignons est comme un jour sans pluie est ouverte du mardi au dimanche de 14h à 18h, du 9 février au 11 mai 2025. Des visites commentées sont possibles sur réservation les samedis et dimanches à 15h. L'entrée y est libre.



Un repas sans champignons
est comme un jour sans pluie

— Le @R@@ Alsace est un grand corps. Semblables à des bras articulés, deux couloirs ouvrent sur les salles de classe de l'ancien lycée. Ce bâtiment est comme un membre de l'équipe dont nous prenons soin au quotidien. De cette relation affective, a émergé la notion d'habiter.

— En tant qu'être vivant, le @R@@ abrite d'autres organismes; artistes, visiteur·euses et membres de l'équipe qui le transforment en permanence. C'est un lieu vivant où les œuvres et les idées champignonnent de l'intérieur, promesses d'un renouveau qui va surgir.

— Ce pouvoir de transmutation organique est similaire à celui du champignon, espèce à la fois végétale et animale qui renouvelle son environnement grâce à son intelligence collective. Il est maintenu en vie par un réseau de filaments vivants faisant circuler des nutriments le long du corps fongique: le mycélium.

— Avant même l'arrivée des artistes, le mycélium du @R@@ Alsace commençait déjà à germer, sous la forme de liens qui se tissaient au sein de la communauté scolaire de l'ancien lycée. Alexandre Caretti a collecté les traces de ces réseaux affectifs dont le centre d'art a hérité. Mais, que se passe-t-il quand les conditions d'un lieu empêchent le développement de ce réseau?

— Rayane Mcirdi observe cette déconnection à l'échelle d'une ville, qui, fragmentée par la gentrification, entrave la vie commune. Pourtant,

les habitant·es qu'il filme squattent des recoins sombres des quartiers, se réunissant malgré les circonstances afin de préserver un quotidien partagé.

— Cette résilience rappelle l'histoire du matsutaké. Dans *Le champignon de la fin du monde**, Anna Tsing parle de ce champignon comme étant la première créature vivante à pousser dans le paysage détruit par l'explosion atomique de 1945, à Hiroshima. Il s'est plus tard développé dans la forêt ravagée par l'industrie de l'Oregon, réactivant une nouvelle organisation végétale et humaine.

— De quelle manière le mycélium se manifeste physiquement dans les espaces du centre d'art?

— Telles des spores qui se logent dans l'architecture du @R@@, les œuvres poussent comme des excroissances. Zoë June Grant construit un mobilier domestique qu'elle installe près des plafonds, comme si la maison était retournée. Lou Masduraud fabrique des œilletons qu'elle incruste sur les portes, à travers lesquels on découvre des endroits cachés, tout en ayant l'impression d'être observé·es. C'est peut-être le @R@@ même qui nous regarde, plus vivant que jamais grâce aux organes en papier que Chloé Vanderstraeten lui a sculptés. Une sensation déconcertante apparaît face à ce lieu qui n'est plus tout à fait familier. Cherchant à s'intégrer dans un pays qui n'est pas le sien, José Miguel del Pozo traduit ce déboussolement par un sentiment d'inquiétante étrangeté, évoquant l'attitude d'un corps qui tente de s'adapter dans un monde inhospitalier.

— Stimulé par la pluralité des visions, le @R@ est une maison dont sa mutation incite à réadapter nos habitudes, ce qui peut créer de l'inconfort. Cette force multidirectionnelle peut être déroutante, mais c'est aussi celle qui ouvre l'esprit au changement, à la transformation. Dans son journal, John Cage écrira: «Un repas sans champignons est comme un jour sans pluie.»**
— La tournure surprenante de cette phrase résonne avec l'énergie multicellulaire des artistes, des œuvres, des visiteurs·euses et de l'équipe. Elle nous conseille, depuis la conception de l'exposition, d'accueillir l'imprévu avec curiosité, et continuer ainsi à cultiver le mycélium du @R@ Alsace.

«Les mots que l'on utilise dans un sens,
peuvent aller vers au moins deux directions.
Ils peuvent être utilisés
pour laisser l'esprit flotter.»***

— Conversation entre les membres
de l'équipe du @R@ Alsace, décembre 2024.

* Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde*: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme, Princeton University Press, 2015.

** John Cage, *A Mycological Foray: Исследования би микологии*, Atelier Éditions, 2020.

*** Ibid.

Alexandre Caretti

Alexandre Caretti envisage son travail comme une matière souple, pouvant muter au contact des souvenirs, discussions et relations qu'il tisse avec son environnement de travail. Au cours d'un séjour à la résidence du @R@ Alsace en 2023, il entame cette enquête: «Bonjour, je m'appelle Alexandre Caretti. Je recherche des histoires d'amour de l'ancien lycée d'Altkirch.» L'artiste a imprimé ces mots sur des marque-pages cartonnés qu'il a disséminés aux alentours du centre d'art. Les appels et témoignages écrits qu'il reçoit, infiltrent ses souvenirs, infusent ses réflexions et patinent une série d'œuvres évoquant les histoires d'amour adolescentes. Les ampoules des lampadaires de la ville d'Altkirch et la sonnerie du lycée réactivent l'ancienne fonction du bâtiment, quand le banc et la maquette en réemploient des éléments structurels. Pour cette exposition, les œuvres d'Alexandre Caretti se font témoin de la perméabilité de nos imaginaires.

Agrippés à l'architecture du @R@, les modules fabriqués par Zoë June Grant rappellent le mobilier domestique, standardisé par ses formes angulaires et sa composition en aggloméré mélaminé. Destiné à optimiser l'espace, son agencement reflète le désir humain de maîtriser son environnement. Poussant cette pulsion organisationnelle vers l'absurde, l'artiste crée un mobilier qui pousse dans l'espace, perdant ses proportions et fonctions d'origine pour ne devenir qu'un décor. Si ces carcasses parviennent à masquer l'infrastructure technique du bâtiment, elles révèlent ce qui ressemble à des ossements, fabriqués par l'assemblage de talons de chaussures. Incapables de réprimer les aspects cachés et désordonnés de la structure humaine, les placards semblent expulser des os. Zoë June Grant traduit ainsi la tension entre le contrôle et la réalité d'une complexité intérieure débordante.

Lou Masduraud expose les strates spatio-temporelles du centre d'art en opérant des ouvertures à l'intérieur du bâtiment. À travers des soupiraux en bois encastrés dans les murs, transparait l'ancien squelette en pierre et en briques des salles. Sur la cloison divisant un couloir, le contour d'un nouveau seuil se forme par la calcification d'une sculpture-moulure. Derrière un œillette en bronze, apparaît une série d'anciennes portes; témoins de réalités révolues. Concentrant les possibles fluides que l'activité humaine fait circuler au sein d'une structure, des canaux en cuivre serpentent dans une salle, contaminés par la prolifération de perles et de coquillages. De l'accumulation d'autres résidus organiques filtrés par des grilles métalliques émergent quatre bouches minérales. Structures, cavités, canalisations et bactéries. C'est en excavant que Lou Masduraud fait un rapprochement entre système biologique et corps architectural.

Le *Croissant de feu* est une trilogie de films où, jouant leur propre rôle, les proches de l'artiste retracent des récits de migration de l'Algérie vers la France, et leur installation au sein du quartier des Mourinoux, en périphérie de la capitale. Marqué·es par la gentrification depuis la démolition de l'historique barre des Gentianes, iels se demandent si la possibilité de faire du commun au sein d'une ville désarticulée existe. Alors trois jeunes hommes improvisent un bar à chicha dans la rue, d'autres jouent aux cartes dans l'obscurité d'un parking, tandis que les tantes et la mère de l'artiste racontent leur rapport à la ville qui n'a cessé d'évoluer autour d'un pique-nique. La réactivation de la mémoire collective continue par l'incarnation d'un héros d'enfance, la voix du grand-père relatant son arrivée dans un pays étranger et l'histoire des chatons adoptés. C'est en se remémorant, que restent intacts les liens d'affect unissant des générations.

«J'ai décidé d'écrire sur les livres parce qu'il est toujours plus facile de parler de moi à travers ce miroir.»* C'est à travers ce miroir que José Miguel del Pozo nous convie au sein de l'installation *Воскрелтер*. Il rassemble livres et objets personnels, qu'il accumule et empile, jusqu'à former des colonnes dont l'une émerge depuis le dessous du plancher. L'espace d'exposition est investi comme lieu à habiter, lieu d'un cheminement de pensées et d'écriture. En parcourant ses textes**, nous suivons les déambulations de l'artiste au Caire, à Barcelone et à Caracas, et ce jusqu'à *АраКира*—ville inspirée du manga *АКира* «que nous ne verrons qu'après l'apocalypse», et où les idées ont la capacité de champignonner jusqu'à tourner à l'obsession. C'est ainsi que se formule *Уилеимат а.с*, résonnant à la fois avec une sensation d'inquiétante étrangeté et le «drame de ne trouver aucun repos sous aucun toit».

* José Miguel del Pozo, extrait du blog *666.place* publié en 2024.

** *Уилеимат а.с*, extrait publié dans les pages suivantes.

Une colonne se dessine. Souple, telle une apparition qui flotte et respire dans l'espace, @οβιινιε κερτέβραλε se pose comme l'élément central du corps architectural. En dialogue avec les piliers présents dans la salle, cette colonne que Chloé Vanderstraeten conçoit pour le centre d'art, évoque la vie articulaire et nerveuse du bâtiment. Comme une cartographie organique, @ελλυλεξ et @ορυδεξ κωκαλεξ émergent des murs et transforment le lieu en un espace vivant. Le bâtiment devient corps. À la fois malléable, fragile et rigide; transparent ou légèrement teinté; le papier sculpté par l'artiste, devient membrane. Il prend vie. La singularité de cette matière permet à Chloé Vanderstraeten de créer différentes strates géométriques qui s'assemblent, à la manière des dessins techniques qui l'inspirent.

Βοοκλινετερ [Abri à livres] est le résultat d'une erreur, le rejeton imprévu d'une amourette/dans l'intérêt de la rationalité (cette belle licorne), on devrait dire bibliothèque au lieu d'abri à livres/c'est la bêtise de l'émotivité, l'éclat de la vulnérabilité, l'éblouissement de l'empathie/ les mots qui proviennent de l'erreur sont les plus belles machines à penser/une brique peut à la fois construire une maison et briser ses fenêtres, en fonction de l'endroit où elle se trouve, de son utilisation et de la valeur mécanique qu'on lui applique: force+vitesse+direction=CRAC/un livre est une brique et une maison est un abri, donc beaucoup de livres sont la possibilité d'un abri/être au chaud et manger; la rencontre (mal)chanceuse entre des yeux de couleurs différentes; la peur qui gère l'économie des affections; les coïncidences de membres désarticulés; le lien des mêmes traumatismes; la chaise qui porte le lecteur; se réveiller auprès de ce lecteur insomniaque, perdu dans son désert, (in)dormi à tes côtés/ Βοοκλινετερ, c'est l'impossibilité d'une rencontre, mais la reconnaissance d'un possible chez-soi où les livres se reposent.

*

Récemment, je suis allé à Barcelone pour visiter le garde-meuble où sont stockés mes livres. J'y suis actuellement, et les choses commencent

à tomber en cascade: livres et bandes dessinées, vêtements et carnets, documents et couvertures qui témoignent d'un beau moment que j'ai détruit; des livres qui représentaient tout pour moi et dont je me fous éperdument à l'heure actuelle. Je maudis ma vie entière. J'ai fait ce voyage pour chercher ces livres et les ramener à la maison, à Berne, parce que c'est à la maison que se trouvent les livres, mais c'est du n'importe quoi, la maison c'est quelque chose d'autre, quelque chose que je cherche depuis toujours et que je n'ai pas ressenti depuis un temps qui me semble éternel.

Et ça me fait peur de penser que je ne le ressentirai jamais.

Un ami dirait que j'exagère. C'est vrai, je suis égoïste et je ne vois pas de plus grand drame que celui qui ne trouve de repos nulle part.

Des arrière-plans animés se dessinent tout seuls. Des villes entières sont esquissées pour la fiction, sans que personne ne les ait parcourues avant que l'histoire et les personnages ne soient posés et mis en scène, rendus vivants par la nécessité de combler un vide dont il serait insupportable d'être témoin. Lorsque tout est terminé, ces villes reposent à l'infini dans un tiroir quelque part, des villes sombres et silencieuses où l'on ne verra jamais ce qui s'y passe.

*

ARQUITECTURA AMIGABILITAT

Nous roulons sous le pont qui se jette dans l'avenue Bolivar devant nous et, au bout, *las Torres del silencio* [les Tours du silence], l'un des postes de migration qui séparent la ville et protègent la lutte des classes. Mon ami Alexander m'invite à lever les yeux vers le bout du tunnel et je suis immédiatement attaqué par *las Torres de parque* [les Tours du parc] central, les gardiennes modernes et brutalistes d'une intention inachevée: un complexe culturel/logement, le *met dream* d'un Midas de l'extraction pétrolière que Caracas n'a pas réussi à contenter.

Alexander me chuchote alors tranquillement à l'oreille: c'est Neo-Tokyo mec, nous vivons dans *AKIRA*.

Certaines idées ont la capacité de changer la façon dont on perçoit la réalité, champignonnant jusqu'à tourner à l'obsession. Les corps obsessionnels, les corps *pleins d'organes* de l'obsession qui manquent d'espace pour agir dans l'espace autopréservé de la réalité, ce monstre qui construit des frontières. Caracas est la ville qui a inspiré l'épopée d'Otomo, une entité dystopique qui a dépassé son futur.

@arākira est une ville que nous ne verrons qu'après l'apocalypse.

*

(dés)ORIENTÉ
(ନିର୍ନ)stabilité

J'arrive au Caire à 2h30 du matin et me dirige, fenêtres ouvertes, vers mon Airbnb, respirant la pollution et profitant du spectacle lumineux qui anime la ville bien au-delà de la nuit. Je ne dors pas, je ferme les yeux quelques heures, je les ouvre et je me promène dans le quartier où je loge. Contre toute attente, le lieu m'est familier et je ne suis ni perdu ni effrayé, bizarrement je m'oriente et me fraye un chemin à travers les motos, les bus et les commerces improvisés dans ce labyrinthe. La méfiance fiable de cet endroit me donne l'impression d'être de retour à la maison, je me promène à nouveau dans Caracas, au Venezuela.

Caracas, cette ville qui se construit, se détruit et se reconstruit tous les jours; vallée autosuffisante qui se soumet par la peur et qui nourrit notre survie sous la forme de mangues; une rivière asséchée remplie d'or.

Le dernier jour, quelqu'un m'emmène à la tour du Caire, la tour écrasante qui domine une ville qui a dépassé ses limites il y a longtemps déjà. Elle me demande si je me sens désorienté au Caire, je dois admettre le contraire: je suis extrêmement bien orienté ici, il y a une beauté familière dans son étourdissement.

Le design graphique de ce livret est conçu par Charles Mazé & Coline Sunier. Les textes sont écrits par l'équipe du centre d'art, et ont été traduits par Thomas Patier.

Ии перах хаиш сиямпигоиш ест сшиме ии жур хаиш pluie est une exposition organisée par Sandrine Desmoulin, chargée d'administration; Maria Claudia Gamboa, chargée de médiation et de communication; Sarah Menu, chargée des publics; Richard Neyroud, chargé des expositions; Garance Wagner, volontaire de service civique; Audrey Pouliquen, Victor Rochette et Noémie Vidonne, artistes.

Le @RQ@ Alwace et les artistes remercient chaleureusement la galerie Anne Barrault (Paris), Kunsthaus Langenthal, L'Art et la matière (Mulhouse), Raffael Dörig, Hélène Hitter, Mehmet Karaaslan, Clément Schneider, Elfi Turpin, Geneviève et François Randé, les services techniques de la Ville d'Altkirch ainsi que toutes les personnes qui ont partagé leurs histoires d'amour.

Ии перах хаиш сиямпигоиш ест сшиме ии жур хаиш pluie a reçu le soutien de Pro Helvetia—Fondation suisse pour la culture.

La résidence d'artistes du @RQ@ Alwace a reçu le soutien de l'Union européenne avec le Fonds Européen Agricole pour le Développement Rural (Programme LEADER).

Les images sont issues des archives photographiques de presse de l'Alwace, 1989, consultées à la Bibliothèque de la Ville d'Altkirch.



*A meal without mushrooms
is like a day without rain*

— @R@@ Alwace is a large body. Like articulated arms, two hallways open onto the former high school classrooms. This building, which we care for on a daily basis, is like a member of the art center's team. The notion of inhabiting has emerged from this affective relationship.

— As a living being, the @R@@ is home to other organisms: artists, visitors and members of the team who are continuously transforming it. It's a living place, where the artworks and ideas mushroom from within, promising a renewal that's yet to come.

— This power of organic transmutation is comparable to that of the mushroom, a species that is both plant and animal and renews its environment thanks to its collective intelligence. It is kept alive by a network of living filaments that circulate nutrients along the fungal body: the mycelium.

— Even before the artists arrived, @R@@ Alwace's mycelium was already beginning to germinate in the form of ties being forged within the former school's wider educational community. Alexandre Caretti has collected traces of the affective networks that once inhabited this site, which we have inherited today. But what happens when a place's conditions prevent the development of this network?

— Rayane Mcirdi observes this disconnection on the scale of a city which, fragmented by

gentrification, hinders communal life. Yet, the residents he films squat their neighborhoods' dark corners and, in spite of the circumstances, gather to preserve a shared daily life.

— This resilience recalls the story of the matsutake. In *The Mushroom at the End of the World**, Anna Tsing refers to this mushroom as the first living creature to grow in the landscape destroyed by the 1945 atomic explosion in Hiroshima. It later developed in the industrially ravaged Oregon forest, reactivating new forms of plant and human organization.

— How do mycelia physically manifest in the spaces of the art center?

— Similar to spores, lodged in the architecture of the @R@@, artworks grow like excrescences. Zoë June Grant builds domestic furniture that she installs near the ceilings, as if in a house turned upside down. Embedded in doors, Lou Masduraud makes spyholes through which we can discover hidden places, while feeling observed. Perhaps it's the @R@@ itself that's watching us, brought to life thanks to Chloë Vanderstraeten's sculpted paper organs. A disconcerting sensation emerges when faced with this place, which is no longer entirely familiar. Seeking to integrate into a country that is not his own, José Miguel del Pozo translates this disorientation into a feeling of uncanniness, evoking the attitude of a body trying to adapt in an inhospitable world.

— Stimulated by this plurality of visions, the @R@@ is a house whose mutation incites us to rethink our habits, which can cause discomfort.

Alexandre @aretti

This multidirectional force may be disconcerting, but it's also one that opens the mind to change, to transformation. In his diary, John Cage wrote: "A meal without mushrooms is like a day without rain."**

— This surprising turn of phrase resonates with the multi-cellular energy of the artists, their artworks, the visitors and the team. Since the exhibition was first conceived, these words have encouraged us to welcome the unexpected with curiosity and to continue to cultivate @RD@ Alspace's mycelium.

"Words which you're used to going in one direction can go in at least two directions.

They can be used
to set your mind floating."***

— Conversation between the members
of @RD@ Alspace's team, December 2024.

* Anna Lowenhaupt Tsing, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*, Princeton University Press, 2015.

** John Cage, *A Psychological Forum: Variations on Mushrooms*, Atelier Éditions, 2020.

*** Ibid.

Alexandre Caretti sees his work as a flexible material, something that can mutate in response to the memories, discussions and relationships he weaves together with his working environment. While staying at the @RD@ Alspace artist residency in 2023, he started a survey: "Hello, my name is Alexandre Caretti. I'm looking for love stories from the days of the old Altkirch high school." The artist printed these words onto cardboard bookmarks which he scattered around the art center. The calls and written testimonials he later received infiltrate his memories, infuse his thoughts, and shape a series of artworks that evoke teenage love stories. Light bulbs—from the city of Altkirch's own streetlights—and a school bell reactivate the building's former function, while a bench and miniature model reuse its structural elements. For this exhibition, Alexandre Caretti's works bear witness to the permeability of our imaginations.

Zoë June Grant

Clinging to the @R@'s architecture, Zoë June Grant's modules are reminiscent of standardized domestic furniture, with their angular shapes and melamine-coated chipboard composition. Intended to optimize space, their layout reflects the human desire to control their environment. Pushing this organizational impulse towards the absurd, the artist creates furniture that grows in space, losing its original functions and proportions to become mere décor. While these carcasses succeed in masking the building's technical infrastructure, they also reveal what looks like bones, made from assembled shoe heels. Unable to repress the hidden, disorderly aspects of this human structure, the closets seem to expel bones. In this way, Zoë June Grant translates the tension between control and the reality of an overflowing inner complexity.

Lou Masduraud

Lou Masduraud exposes the spatial-temporal layers of the @R@ by opening up the building's interior. Wood basement windows built into the walls reveal the old stone and brick skeleton of the rooms. On a partition dividing a corridor, the outline of a new doorstep is formed by the calcification of a molding-sculpture. Behind a bronze spyhole, a series of old doors appear, witnesses to bygone realities. Reflecting the concentration of fluids that human activity causes to circulate within a structure, copper channels wind through a room, contaminated by groupings of pearls and shells. Four mineral mouths emerge from the accumulation of other organic residues filtered by metal gratings. Structures, cavities, conduits and bacteria. Lou Masduraud draws a connection between the biological system and the architectural body.

Le Croissant de feu [Fire Crescent] is a trilogy of films in which the artist's family and friends, playing themselves, recount stories of migration from Algeria to France and their lives in the Mourinoux neighborhood, on the outskirts of the capital. Affected by gentrification since the demolition of the historic Barre des Gentianes building, they wonder whether it's possible to build a community within a disjointed city. Three young men improvise a chicha bar in the street, others play cards in the darkness of a parking lot, while the artist's aunts and mother recount their relationship to the city as they picnic. The reactivation of collective memory continues with the incarnation of a childhood hero, the voice of a grandfather recounting his arrival in a foreign land and the story of the adopted kittens. Through remembrance, the bonds of affection that link generations remain intact.

"I decided to write about books because it's always easier to talk about me thru that mirror."* It's through this mirror that José Miguel del Pozo invites us into his *Bookshelter* installation. Gathering books and personal objects, he accumulates and stacks everything to form columns, one of which emerges from beneath the floor. The exhibition space is used as a place to live, to think and write. Reading his texts**, we follow the artist's wanderings around Cairo, Barcelona and Caracas, all the way to *Carakira*—a city inspired by the manga *Akira*, "which we will only see after the apocalypse," where ideas can mushroom to the point of obsession. In this way, *Илиемат а.с* takes shape, resonating with both a sense of the uncanny and the drama of finding "no rest under any roof."

* José Miguel del Pozo, quoted from the blog *place* published in 2024.

** *Илиемат а.с*, text published in the following pages.

Chloé Vanderstraeten

A column takes shape. Airy, like an apparition that floats and breathes in space, @σβινιη κερτέβραλε [Spinal Column] stands as the central element of the architectural body. In dialogue with the pillars present in the room, this column, created by Chloé Vanderstraeten for the art center, evokes the building's articular and nervous life. Like an organic cartography, @ελλυεσ [Cells] and @ερδεσ κεκαλεσ [Vocal Cords] emerge from the walls and transform the site into a living space. The building becomes a body. At once malleable, fragile and rigid, transparent or lightly tinted, the paper sculpted by the artist becomes a membrane. It comes to life. The singularity of this material enables Chloé Vanderstraeten to create different geometric strata that come together, similarly to the technical drawings that inspire her.

UNHEIMLICH 2.0
by José Miguel del Pozo

Βεσκημelter is the result of a mistake, the unwanted offspring of a summer fling/for the sake of rationality (that beautiful unicorn) one should say bookshelf instead of bookshelter/its the blunder of emotionality, the glitter of vulnerability, the bedazzlement of empathy/words that come from erring are the most beautiful thought machines/a brick can build a house and break its windows, depending on where is it, what its used for and what mechanical value gets applied to it: force+speed+direction=CRAC/a book is a brick and a house is a shelter, hence many books are the possibility of a shelter/being warm and eating food; the (un)chanced encounter between differently colored eyes; the fear that manages the economy of affections; the coincidences of disjointed limbs; the bonding of the same traumas; the chair that holds the reader; waking up to that insomniac reader, lost in his desert, (un)slept by your side/Βεσκημelter is the impossibility of an encounter, but the acknowledgement of a possible home where the books rest.

*

Recently I went to Barcelona to go to my book storage room. Im there now and things start cascading aggressively: books and comic books, clothes and notebooks, documents and blankets that document a beautiful moment that

I destroyed; books that meant the world to me and that I could not care less of a fuck about at this moment in time. Fuck my entire life, I took this trip to pick this up and bring these books back home with me, to Bern, because home is where the books at, but it's bullshit, home is something else, something I've been searching forever and that I have not felt for a time that feels *ξονηκεν*.

And it scares me to think that I won't ever feel.

A friend would say I'm being dramatic. I am, I am selfish and I can't think of a bigger drama than the one that finds no rest under any roof.

*

ARCHITECTURE ANIMODITY

Animation backgrounds are drawn alone. Entire cities have been sketched for fiction without anyone walking thru them before the story and the characters are laid in and put to play, made alive by the necessity to fill a void that would be unbearable to witness. When it's over and everything is finished these cities go to rest infinitely at a drawer somewhere, dark and silent cities where we will never see what actually happens.

We are driving underneath the bridge that waters into the Bolivar Av. in front of us and at the end

las Torres del silencio [the Silence Towers], one of the migration post that separates the city and safeguards the class struggle. My friend Alexander invites me to look up as the tunnel finishes and immediately I'm attacked by *las Torres de parque* [the Parc Towers] central, the modern brutalist guardians of an unfulfilled intention: a cultural compound/housing complex, the wet dream of an oil extracting Midas that Caracas failed to please.

Alexander then quietly whispers in my ear: it's Neo-Tokyo bro, we are living in *ARAKIRA*.

Some ideas have the capacity to change the way one perceives reality, mushrooming into obsessions. Obsessive bodies, *organfull* bodies of obsession that lack the space to action themselves into the self-preserving space of reality, that boundary building monster. Caracas is the city that inspired Otomo's epic, a dystopian entity that surpassed its future.

@araraira is a city we will only see after the apocalypse.

*

(Dis)ORIENTED
(U)reliability

I arrive in Cairo at 2:30 am and make my way, windows open to my Airbnb, breathing in the

smog and enjoy the light show that keeps the city going way beyond the night. I don't sleep, I close my eyes a couple of hours, open them and go on a walk around the area I'm staying at. It's (Un)expectedly familiar so I don't feel lost nor scared, I'm bizarrely oriented and make my way through motorcycles, buses and improvised businesses around this labyrinth. The reliable mistrust of this place makes me feel back home, I'm again walking around Caracas, Venezuela.

Caracas the city that builds, destroys and builds itself again everyday; the self-contained valley that fears itself into submission and feeds our survival in the form of mangoes; a dried-out river filled with gold.

The last day I'm there someone takes me to Cairo tower, the overwhelming tower overseeing a city that exceeded its limits long ago. She asks me if I feel disoriented in Cairo, I have to admit the contrary: I'm extremely oriented here, there is a familiar beauty in its dizziness.

— January 2025

This booklet is designed by Charles Mazé & Coline Sunier. Texts are written by the art center's team and translated by Thomas Patier.

The exhibition *A meal without mushrooms is like a day without rain* is organized by Sandrine Desmoulin, Head of Administration; Maria Claudia Gamboa, Head of Mediation and Communication; Sarah Menu, Head of Education; Richard Neyroud, Head of Exhibitions; Garance Wagner, Intern; Audrey Pouliquen, Victor Rochette and Noémie Vidonne, artists.

©R@A@ Alsace and the artists warmly thank Anne Barrault Gallery (Paris), Kunsthaus Langenthal, L'Art et la matière (Mulhouse), Raffael Dörig, Héléne Hitter, Mehmet Karaaslan, Clément Schneider, Elfi Turpin, Geneviève and François Randé, the technical services of City of Altkirch as well as all the persons who shared their love stories.

A meal without mushrooms is like a day without rain is organized with the support of Pro Helvetia—Swiss Arts Council.

The creation of the ©R@A@ Alsace artist residency was supported by the European Union through the European Agricultural Fund for Rural Development (LEADER program).

The images come from the photographic press archives of *L'Alsace*, 1989, consulted at the Library of the City of Altkirch.



Le @R@@ Alsace, Centre rhénan d'art contemporain, est situé à Altkirch, en France, au 18 rue du Château, et est joignable au +33 (0)3 89 08 82 59. Les futurs, présents et passés du @R@@ Alsace sont accessibles sur www.cracalsace.com.

Le @R@@ Alsace bénéficie du soutien de la Ville d'Altkirch, de la Collectivité européenne d'Alsace, de la Région Grand Est, de la DRAC Grand Est—Ministère de la Culture ainsi que du Club d'entreprises partenaires. Le @R@@ Alsace est membre de DCA et Plan d'Est. Le @R@@ Alsace est labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national.

L'image est issue des archives photographiques de presse de *L'Alsace*, 1989, consultées à la Bibliothèque de la Ville d'Altkirch.

Un repas
sans champignons
est comme un jour sans pluie,
avec Alexandre Caretti, Zoë June Grant,
Lou Masduraud, Rayane Mcirdi, José Miguel
del Pozo et Chloé Vanderstraeten,
sur un commissariat de
Sandrine
Desmoulin,
Maria
Claudia
Gamboa,
Sarah
Menu
et Richard
Neyroud,
du 9 février
au 11 mai
2025
au @Rd@
Alsace.